

Le Samedi

VOL. II.—NO. 11.

MONTREAL 23 AOUT 1890.

PAR ANNEE: \$2.50
LE NUMERO: 5 CTS.

LES AMOURS BATIS SUR LE SABLE..... DE LA PLAGE



Le séduisant Alfred a été soudainement arraché aux plaisirs de la villégiature par quelques affaires pressantes à Montréal. A son retour à Orchard Beach, au bout de huit jours, il trouve sa fiancée engagée à deux de ses rivaux.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. PONDIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 23 AOUT 1890.

CHASSE-SPLEEN

Heureux l'homme qui aime les mêmes plats que son cuisinier !

Les cordonniers ne laisseront jamais abolir la contrainte par *cor*.

On ne dit plus : Je pars pour la Grèce ; mais je pars pour la panne.

Il n'y a rien de consolant comme une charette qui crie : C'est une musique d'*essieu*.

Une vache repue est une belle carte dans la main d'un joueur : elle est *lasse de trèfle*.

L'homme qui regarde un dollar à la loupe n'examine souvent sa conscience qu'avec un verre fumé.

Le prisonnier Viau s'est jeté à la lecture ; mais il n'a pas encore trouvé dans ses livres un passage par où s'évader.

Un inventeur vient de faire breveter un éventail pour rafraîchir les appartements l'été et servir de pelle à neige, l'hiver.

On dit que les couleuvres disparaissent ; cela est dû sans aucun doute à l'habitude prise par les journaux de nous en faire avaler tous les matins.

Le constructeur ne manque jamais de célébrer la pose du dernier chevron d'un toit probablement pour indiquer que la joie est à son comble.

Depuis que le colonel Rhodes a été battu à Mégantie, on n'en parle pas plus que s'il était mort. Croit-on, après cela, que le pays aime Rhodes ?

La jalousie est un sentiment que la nature ignore. Les chemins les plus de travers mêmes ne sont pas jaloux des arbres qui les tiennent à l'ombre.

Ce ne doit pas être pour de l'argent que l'aréonaute Salagnard monte en ballon. Nous n'avons jamais vu un homme plus détaché des biens de la terre.

Un savant vient de déclarer que le beurre était inconnu des anciens. Comment alors explique-t-il le goût de certains produits du Marché Bonsecours ?

On dit que la prospérité est plus difficile à supporter que les revers ; mais les dictons ne m'effraient pas. Je suis prêt à affronter n'importe quelle prospérité.

Les lanceurs d'affaires ont beau former des compagnies à fond social pour convertir les grandes découvertes en fonds social, ils ne pourront jamais mettre la morale en actions.

Les célibataires de Bade viennent de prendre l'engagement de n'épouser aucune fille jouant du piano. C'est un pauvre amoureux que celui qui ne trouve pas le moyen de rendre le piano silencieux avant le mariage ; après, il se tait de lui-même.

PENSÉES D'UN ANCIEN TOUAREG

(Traduit de l'Arabe.)

La montée pour aller à un ami paraît toujours une descente.

Un buisson si petit qu'il soit peut cacher un tigre.

La présence du maître engraisse le cheval.

Si ton ami est de miel, ne le mange pas tout entier.

Milles larmes ne paient pas une dette.

Le bon cheval donne du cœur au cavalier.

Il y a des paroles douces qui ressemblent à des confitures salées.

La face du mendiant est noire, mais souvent sa besace est pleine.

Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché.

Le chien aboie, mais la caravane passe.

Ce n'est pas l'avoine du matin qui fait marcher le cheval.

Tel qui est un lion au conseil bien souvent n'est qu'une gazelle quand parle la poudre.

CHOUÏA.

RÉCOMPENSE BIEN MÉRITÉE

M. Gambler.—Georges, le stock du Groënland et Behring, est tombé à 10, et je vous ai envoyé, hier, en acheter 500 actions au pair, je suis ruiné, ruiné.

Georges, (employé de confiance.)—C'est vrai, mais j'ai pris une brosse en route et j'ai complètement oublié votre ordre.

M. Gambler.—Sauvé ! Georges, vous avez eu là un trait de génie, je double votre salaire.

LA PREUVE DE L'ÉTERNITÉ

Pasteur, (en visite.)—J'espère que vous croyez à l'éternité.

Cynique, (faisant réparer sa maison.)—Certainement, autrement je ne pourrais jamais comprendre comment les plombiers achèveraient leur ouvrage.

SANS PRÉSUMPTION

1er orateur, (avec force.)—J'ai raison... je sais que j'ai raison.

2ième orateur, (avec colère.)—Et comment savez-vous que vous avez raison ?

1er orateur.—Parceque... parceque... j'ai toujours raison.

MOTS D'ENFANTS

Papa.—Toinette, tu sais je vais te mettre au couvent, à demeure.

Toinette.—Oh ! il n'y a pas de danger.

Papa.—Et pourquoi, Mademoiselle ?

Toinette.—Tu serais trop malheureux !

Micheline (apercevant sa petite sœur jouant avec le porte-allumettes.)—Maman, bébé, va se brûler ; elle joue avec des allumettes vivantes.

Julie.—Tante, elle était bien vieille la dame que nous avons conduite au cimetière ce matin ?
Grande tante (84 ans.)—Oui, mon enfant, elle avait 91 ans, je ne désire pas vivre aussi longtemps.

Julie.—Pourquoi ?

Grande tante.—Je n'ai pas d'enfants, pour prendre soin de moi, comme ma vieille amie.

Julie.—Mais, tante, vous avez des nièces, des neveux, des petits-neveux et des petites-nièces.
Grande tante.—C'est vrai, mon enfant, mais ils ne prendraient pas de soin de moi, si je devenais vieille, vieille.

Julie.—Oh ! si, j'en suis sûre. Ils vous garderaient comme un objet de curiosité ; papa dit qu'il y a des choses qui valent très cher quand elles sont bien bien vieilles.

Maître d'école (à un nouvel élève.)—Quel est votre premier nom ?

Elève.—Mathieu.

Maître d'école.—Mathieu quoi ?

Elève.—Mathieu Jean.

Maître d'école.—Jean est votre premier nom, n'est-ce pas ?

Jean Mathieu.—Pas que je sache ! quand je suis venu au monde je m'appelais déjà Mathieu, comme papa ; c'est seulement quelques jours après, qu'ils m'ont appelé Jean.

—Maman, comment appelle-t-on la mère d'un âne ?

—Une ânesse, mon enfant.

—Alors pourquoi que tu m'as dit que j'étais un âne, hier ?

Irène, (5 ans, avec fierté.)—Ma maman fait faire toutes ses robes à Paris.

Gabrielle, (6 ans, avec dédain.)—La mienne n'a pas besoin de faire de si petites économies. Elle les fait faire à Montréal.

Bonparti, (jouant aux devinettes avec ces demoiselles.)—Qu'est-ce que l'homme ne désire pas, ne prend pas et dont il ne peut, cependant, se débarrasser ?

Joc.—C'est ma sœur Marie ; c'est pas malin à deviner, ça.

A Pécole du dimanche :

Professeur.—Pourquoi les bons ne sont-ils pas toujours heureux ?

Algernon, (8 ans.)—Parcequ'ils pensent à tout le plaisir dont ils se privent.

Mlle de Vieuxbécarré.—Pour moi ; je n'aime que la musique classique : Mozart, Bethoven et Haydn.

Louison, (qui est resté au salon par désobéissance.)—Tiens, vous êtes juste comme maman vous. Elle n'aime à jouer que les morceaux qu'étaient neufs quand elle était jeune.

LE POIDS D'UN CHAPEAU

Elle, (pleurant.)—Charles, vous m'aviez promis, avant le mariage, que vous seriez heureux de satisfaire mes désirs les plus légers, et voilà qu'après six mois...

Lui.—Certainement, ma chère, et je vous le dis encore, mais je ne vois rien de léger dans un chapeau de quarante piastres. Rappelez-vous que j'ai dit : *Les plus légers*.

COMMENT ON PEUT DEVENIR ET
RESTER BELLE

Voulez vous, Mesdames et Mesdemoiselles, obtenir pour vos cheveux ce charmant brillant qui fait notre admiration. C'est d'une simplicité étonnante ; brossez et rebrossez vos cheveux ; ne vous mettez jamais au lit avant d'y avoir passé la brosse deux cent fois au moins. Plus vous les brosserez, plus vos cheveux seront beaux.

Quant à vos sourcils s'ils sont peu fournis, brossez les également, mais avec une brosse fine ; si leur courbe ne vous convient pas, peignez-les en leur donnant la direction que vous désirez leur voir prendre. L'usage de la brosse conserve la pureté de la ligne des sourcils, et il est plus facile de les broser que de les tailler. La taille des sourcils est toujours une chose sérieuse, car si elle est mal faite on en subit les conséquences jusqu'à ce qu'ils aient repoussé.

Rien de désolant comme les rides ; on les évite en dormant sur le dos. Ça donne le cauchemar il est vrai, mais le cauchemar n'est pas visible pour les bonnes petites camarades.

La patte d'oie (rides au coin de l'œil, sur la tempe) arrive d'autant plus promptement, que l'on dort plus souvent sur le côté.

Il faut se laver et s'essuyer la figure, en allant des côtés vers le nez ; le nez ne se ride jamais, et en procédant de cette manière on empêche la formation des petites rides qui vont si malheureusement se nichier près des oreilles.

Le rire appelle les rides, quoique ce ne soient pas les gens les plus ridés qui ont le plus ri. C'est si charmant de rire, que ce serait navrant de s'en priver. Que les lectrices du SAMEDI se rassurent, elles peuvent donner libre cours à leur joie, à condition qu'elles laissent seuls à leurs yeux et à leur bouche le soin de l'exprimer.

Les grains de beauté, sont souvent fort laids. Voici un moyen pour les enlever ; il réussit toujours, mais il est difficile à employer.

Achetez, pour quelques cents d'acide muriatique, et touchez, trois fois par jour, le grain de beauté à enlever, à l'aide d'un cure-dent trempé dans l'acide. Au bout d'une d'une semaine le grain de beauté aura disparu, laissant une tache rouge, qui disparaîtra elle-même en peu de temps. Le remède est bon, mais méfiez-vous, Mesdames, il brûle.

POÈME EN PROSE

A UN JOUEUR DE MUSETTE

(Pour le SAMEDI)

Audaces fortuna juvat, a dit le poète antique...

A quel mortel eussent-elles pu s'appliquer mieux qu'à toi, ô jeune éphèbe, ces paroles éternellement vraies ?...

Tu naquis près Montréal, il n'y a pas encore quatre lustres ; ta famille ne se doutait certes pas, vingt-quatre heures avant ta naissance, du vernis qu'apporterait à la vieille cité canadienne, ton beau talent musical...

Orphée choisit la lyre,
David, la harpe,
Paganini, le violon,
Pan, la flûte,
Litz, le piano,
Arban, le piston,
Viviès, le cor,
Saint-Cloud, le mirliton,

Toi, plus modeste, mais non moins illustre, tu choisis la musette !

La musette ! que les Ecossais appellent pi-brock,

Les Bretons, biniou,
Les Espagnols, cornemuse,
Les Anglais, bag pipe,
Les Canadiens, vèze,

Toi, tu ne l'appelles pas... quand tu en as besoin, tu vas la chercher... Et, sous ton souffle inspiré... Sous tes doigts habiles... elle roucoule, piaule, détonne, miaule, aboie, rugit.

—Ossian, cher Ossian, dernier barde, toi dont le bouclier retentissait naguère sous les coups des lances ennemies... tu as un digne descendant... ..

Mais... quand tu seras mort, ô jeune éphèbe ; quand tu auras cessé de verser dans nos oreilles charmées, la coupe de ton ineffable harmonie...

Que la musette te soit légère ; car par toi... sous tes doigts vibrants... sous tes lèvres frémissantes... cet humble instrument aura enfoncé le luth d'Apollon, jeté dans le troisième dessous l'orchestre de Lavigne... Que la musette te soit légère... *Audaces fortuna juvat.*

CALCHAS.

CONTE DE TEMPÉRANCE

Bilboquet.—Ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez une affaire si terrible qu'on ne pourrait l'entendre conter sans en perdre la respiration ?

Raillasse.—C'est vrai, c'est une histoire affreuse.

Bilboquet.—Racontez-la-moi ; il faut que je rentre chez moi et je ne voudrais pas que ma femme s'aperçoive que j'ai pris un verre de whiskey.

DIFFÉRENCE DE GOUT

Père.—Monsieur je viens de vous surprendre en train d'embrasser ma fille, je désiro que vous sachiez que je n'aime pas ça.

Jeune homme.—Alors, nous ne sommes pas du même goût : j'aime beaucoup cela moi.

MACHINE DANGEREUSE

Simpleton.—J'en deviendrai fou ! ma *typewriteuse* vient d'obtenir jugement contre moi pour \$10,000, sur la production en cour des lettres que j'écrivais à ma femme avant notre mariage.

Lambert.—Comment ça ?

Simpleton.—Je les lui dictai et elle en a gardé les copies en y substituant son nom en tête.

PRÉSENT INJURIEUX

Louise.—Tout est fini entre Jacques et moi, c'est un monstre.

Annette.—Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Louise.—Il vient de m'écrire de la Floride, qu'il venait de tuer un alligator de sept pieds de long et qu'il me ferait faire une paire de pantoufle aussitôt qu'il en aurait tué un autre de même taille

SOUVENT FEMME VARIE

Hélène, (7 p. m.)—Je suis décidée, l'insolent ! S'il vient ce soir, je lui donnerai son congé. Je lui dirai carrément que je me soucie fort peu de son amour et de sa personne.

Hélène, (9 p. m.)—Il ne viendra pas. Que lui ai-je fait pour qu'il me fasse souffrir ? Pourvu qu'il n'ait pas pris au sérieux notre petite querelle d'hier soir.

NOCTURNE

(Pour le SAMEDI.)

A MON AMI LIONEL

Tout rentre et se repose, et l'arbre de la route
Secoue, au vent du soir, la poussière du jour.
Victor Hugo.

Tandis qu'au seuil joyeux de sa vieille chaumière
Le paysan rêveur, écoute en regardant
Les grands blés ondulant dans la molle lumière
De la lune d'argent,

Sur la plaine tranquille où le torrent résonne,
Du fond de la fougère et ses tièdes senteurs
La brume tremble et monte et la nuit monotone
A répandu ses pleurs.

Et du grand lac sonore, où le saumon rapide
En un rayon de lune, étincelle et bondit,
Un murmure indécis en nocturne splendide,
S'élève, charme et fuit.

Doux prélude d'amour de la nature immense,
Et qu'au milieu des bois la nuit calme suspend,
Soupir de l'infini, poème du silence
Qui vole en murmurant...

Et tout palpite et chante : Et la feuille et la mousse
Et le grillon dans l'herbe où sa voix trille et bruit,
Et les sentiers muets où l'églantine pousse,
Et la terre, et la nuit.

Et tout prie et repose : et les colombes blanches,
Et le lac aux flots bleus brillant dans les roseaux,
Et les vieux nids soyeux au sein tremblant des bran-
ches...

C'est l'heure du repos.

C'est l'heure où le désir suit sa course incertaine,
En des songes d'amour ondule sous les cieux,
Puis s'endort en planant sans savoir où l'entraîne
Son vol harmonieux ;

C'est l'heure trop rapide où la folle espérance
Couronne de splendeur le front de l'avenir
Ou laisse l'âme seule oublier la souffrance
Pour se ressouvenir.

HENRI GASTON.

Lac aux Mauves, juillet, 1890.

HISTOIRE DE...

Dans un hôtel de campagne :
1er Voyageur.—J'ai mangé dans cet hôtel, l'an dernier, le plus délicieux cochon-de-lait que vous puissiez imaginer.

2e Voyageur.—Tiens ! voilà le garçon, demandons-lui si nous ne pourrions pas en avoir un ce soir.

Garçon (après avoir écouté la demande).—Impossible, messieurs, tous les petits cochons sont venus au monde en vie, cette année.

UNE QUERELLE D'AMOUREUX

Joe.—Hello ! Gustave où as-tu cueilli ce splendide œil au beurre noir ?

Gus.—Oh ! ce n'est rien, une simple querelle d'amoureux.

Joe.—Bigre, elle a la poigne solide ta blonde !
Gus.—Elle ! tu n'y es pas ; c'est son autre amoureux qui s'est trouvé sur mon chemin.

AMENITES FEMINIÈRES

Jeune mère.—Voici ma petite Adèle ; elle a trois mois aujourd'hui.

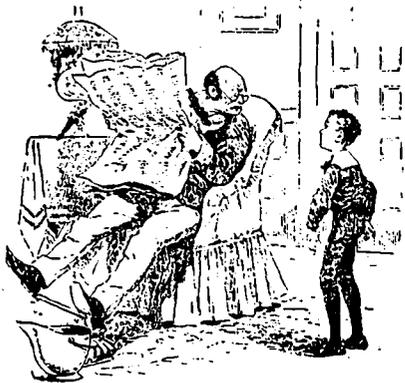
Visiteuse.—Trois mois ! vraiment ! tranquillisez-vous, quand elle aura des cheveux et des dents elle sera très bien. Mais, à propos d'enfants laids, je vous engage à voir le petit dernier de ma cousine Rosa, c'est ça qui vous fera paraître le vôtre une beauté.

IMMENSITÉ ARTISTIQUE

Mecène.—Le champs des arts est immense ; ceux qui veulent en obtenir une parcelle n'ont que l'embaras du choix.

Pinceau.—C'est vrai ; aussi est-il difficile lors qu'on vous présente un "artiste" de savoir si c'est un barbier ou un chanteur de café-concert.

NOS CHERIS



Le père.—Mon fils, il ne faut jamais mentir. La vérité avant tout. Ah! on somme. Vas dire à la porte que je n'y suis pas.

Le fils.—Mais, papa, est-ce que ce n'est pas un mensonge, cela?

Le père.—Non, mon fils, dans le cas présent, c'est une nécessité financière.



Daisée, au beau de sa grande sœur.—Vous avez de la chance, vous, de ne pas pouvoir vous noyer.

Le beau.—Comment cela, chérie?

Daisée.—C'est papa qui disait que quand même vous tomberiez à la rivière, une tête creuse comme ça, elle flotterait toujours sur l'eau.



(Aux crochets)

Professeur.—John, de quoi sont faites les chaussures?

John.—De cuir, monsieur.

Professeur.—D'où vient le cuir?

John.—De la peau du bœuf.

Le professeur (voulant faire tirer la conclusion à son élève).—Quel est l'animal qui te fournit de chaussures?

John.—C'est papa, monsieur.



Lili.—Dis donc, maman, garde-la donc un petit bout de temps!

La mère.—Garder quoi?

Lili.—La bonne humeur que tu as lorsqu'il vient du monde.

Pouvez-vous sans rougir vous montrer au grand jour
Avec le débris de vos charmes?
Vous n'avez plus que d'impuissantes armes
Pour faire triompher l'amour:
On ne s'empresse plus à vous faire la cour,
Vos plaisirs sont passés, la sagesse sévère,
A la fin doit avoir son tour.
Reconnaissez, sans user de détour,
Que dans le commerce ordinaire,
Rien ne paraît moins nécessaire
Qu'une femme sur le retour,
Qui se met en tête de plaire.
De ses prétentions on fait fort peu d'état,
Et sur quelque raison qu'une femme se fonde,
Lorsque dans ses vieux ans elle aime encor le monde,
Elle aime à coup sûr un ingrat.

—L'âge où les femmes sont encore femmes ne saurait se fixer; il dure autant qu'on les trouve aimables et qu'elles sont aimées.

ADRIEN DUPUY.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.
MOLIÈRE.

—On peut se faire aimer à tout âge, en employant les moyens propres à cet âge. Dans la jeunesse, c'est par les sens qu'on arrive au cœur; dans l'âge mûr, c'est par le cœur qu'on arrive aux sens.

RÉRIE DE LA BRETONNE.

—L'amour ne se gagne que par l'amour. Si donc vous voulez être aimés, aimez d'abord vous-même.

SÉNÈQUE.

—Pour être aimés, soyez toujours aimables, nous dit Ovide. *Ut amaris, amabilis esto.*

Pour être aimées, n'aimez pas, dit une femme poète aux autres femmes:

Un amant sûr d'être aimé,
Cesse toujours d'être aimable.

Madame Deshoulières a raison; et, comme elle, un autre poète ajoute à son tour:

Quand un amant est sûr que ses soins ont su plaire,
Son fortune destin le rend, de jour en jour,
Moins empressé pour sa bergère:

Le Plaisir est fils de l'Amour;
Mais c'est un fils ingrat qui fait mourir son père.

—Dans l'âge où les femmes commencent à être moins aimables elles savent beaucoup mieux aimer; il n'est attention que de vieille femme, dit le proverbe.

ROCHEBRUNE.

—Quand on paraît aimable aux yeux des hommes, on paraît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse même, quoiqu'on ne soit rien moins; la difficulté n'est que de paraître aimable à leurs yeux aussi longtemps qu'on voudrait.

FONTENELLE.

—Les femmes sont capables de tout ce que nous faisons; et la seule différence qu'il y ait entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables.

VOLTAIRE.

—Il y a beaucoup de femmes qui seraient fort aimables si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont.

MARIVAUX.

—Jamais un amant n'est plus aimable que lorsqu'il s'inquiète le moins d'être aimé.

MME DUFRENOY.

—On dit d'une femme: elle est très aimable; mais si je ne veux pas l'aimer? Il serait mieux de dire: elle est très aimante, parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

CHAMPFORT.

—Quand on a l'avantage d'avoir une honnête femme, le plus sûr moyen de la rendre aimable pour soi, c'est de la faire jolie pour les autres. En contribuant au bonheur d'autrui, on assure quelquefois le sien.

ADOLPHE RICARD.

COMPENSATION

(Pour le SAMEDI)

Si de la pomme Adam avait su s'abstenir
Et qu'Eve n'eût jamais sali sa robe blanche,
La femme n'aurait pu se payer le plaisir
D'avoir des vêtements sans corsage et sans manche.

UN ARIÈRE PETIT SEVEU D'ADAM.

VARIATIONS SUR UN THEME CONNU

—L'amour n'a point d'âge: il est toujours naissant.

PASCAL.

—Quand les femmes ont passé trente ans, la première chose qu'elles oublient, c'est leur âge; lorsqu'elles sont parvenues à quarante, elles en perdent entièrement souvenir.

NINON DE LENCLOS.

Pourquoi donc, belle Églé, me reprocher mon âge?
Et ma jeunesse est-elle un défaut si choquant?
L'amour, plus d'une fois, d'un enfant fit un sage,
Et d'un sage un enfant.

Il est un dieu fripon, d'une figure aimable,
Qui soumet l'univers à son char triomphant;
Vous le savez, Églé, ce dieu si redoutable,
N'est aussi qu'un enfant.

Quoi! contre mes seize ans vous êtes prévenue!
A cet âge, un ami peut-il être méchant?
Son cœur est vierge encor, son âme est ingénue;
Enfin c'est un enfant.

S'il lui faut un mentor, il vous donne la pomme:
De plaire, de charmer, montrez-lui l'art brillant;
Par vos sages conseils, daignez en faire un homme:
Il est las d'être enfant.

—Une femme n'a jamais que l'âge qu'elle paraît avoir.

ROCHEBRUNE.

—Il n'y a rien, selon mes sens, sur quoi l'on s'observe moins que sur les bienséances qui regardent l'âge. Une vieille qui veut briller par sa parure, par son enjouement et par ses discours, et qui emprunte pour faire l'agréable tous les airs d'une jeune personne, me représente le geai de la fable, qui devient la risée de tous les autres, lorsqu'il se pare des plumes du paon. Quand on a perdu la jeunesse, c'est une folie de croire qu'on en puisse retenir les agréments; les grâces disparaissent avec elle, elles abhorrent les cheveux gris, et l'on ne peut plus prétendre d'être aimée, lorsqu'une fois on a cessé d'être aimable.

SAINT-ÉVREMONT.

—La plupart des femmes se persuadent qu'elles sont aimables sans qu'on le leur dise; elles se l'imaginent parce qu'elles le veulent; et c'est un seul homme avec de mauvais yeux et quelques fadaes douceurs, qui fait donner dans cette vanité celles que la nature a le plus mal partagées.

SAINT-ÉVREMONT.

ÇA VA BIEN POUR SOULE ; MAIS C'EST POUR DESSOULE !

UN MIRACLE

(LE DIMANCHE EN VILLÉGIATURE).



I

II

III

(Le lundi matin).

—Comme ça endort, le salin !

—Par un vent pareil j'aurais dû rester à La Malbaie, samedi. Sûr que c'est un mal de mer qui n'a pas pu sortir. Je suis si fort !

—Le fait est que l'eau c'est bien meilleur qu'on pense.



Pendant l'orage, les cordes du hamac tendu au-dessus de l'étang se sont relâchées à l'insu de Sambo qui baigne dans l'eau.

Sambo.—Youh !!! Comment expliquer que cette machine-là peut retenir la pluie avec des mailles si larges ?

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

On cause, dans une société, du talent qu'ont certaines personnes d'imiter le cri des animaux.

—Tout cela n'est rien, dit un Marseillais ; j'ai un ami, lorsqu'il imite le chant du coq...

—Eh bien ?
—Le soleil se lève !

Petites inconséquences.
La veine signifie d'ordinaire : succès, bénéfices. Alors pourquoi dit-on que la veine est un vaisseau sanguin (sans gain) ?

Deux demoiselles du Conservatoire parlent d'une camarade :
—Elle a un filet de voix, dit l'une.
—Un faux filet, ajoute l'autre.

Consultation :
—Croyez-vous, docteur, que fumer soit mauvais ?
—Dame, voyez les cheminées : ce sont celles qui fument le moins qui vont le mieux.

Devant le professeur :
—Mon ami, traduisez-moi cette devise : *Mors aut vitu (La mort ou la vie.)*
L'élève, très sûr :
—La mort ôte la vie !

Un joli exemple de galanterie difficile à imiter :
Un monsieur, las de la vie, se précipite du cinquième étage. Au balcon du premier, une dame jeune et très jolie prend l'air :
—Charmante ! dit-il en passant.
Et il continue.

Guibollard raconte, au Ramolli-Club, qu'il vient de perdre un oncle pour lequel il avait une vive affection.
—Ce qui me console un peu, dit-il, c'est qu'il ne s'est pas vu mourir.
—Ah ! il avait perdu connaissance.
—Non, il était aveugle depuis dix ans.

Le colonel passe en revue les réservistes qui viennent d'arriver au corps. L'un d'eux, complètement imberbe, attire son attention. Il l'interroge.
—Avez-vous déjà servi ?
—Oui, mon colonel.
—Où ?
—Chez Véfour.

Le chapitre des naïvetés !
Un docteur va rendre visite à un malade atteint d'un asthme.

En sortant l'épouse l'interroge :
—Eh bien ! docteur, que pensez-vous de mon pauvre mari ?
—Rassurez-vous, Madame, un asthme est un brevet de longévité.
—Mais vous le guérirez, n'est-ce pas ?

Bizarries de la langue française :
Quand le feu prend, il brûle... Quand la rivière prend, elle gèle.
Quand on coupe le pain, il diminue... Quand on coupe le vin, il augmente.

On ne peut pas être plus musicien que cela :
Enlever la caisse, exécuter la *Fille de l'air*, jouer des flûtes et se faire fourrer au violon, sans tambour ni trompette.

Belle-maman est malade, bien malade. Elle vient d'avoir une crise qui a failli l'enlever.
—Eh bien ! docteur ? fait le gendre au médecin qui sort de la chambre.
—Du courage, mon ami, du courage !
—Quoi ?... Est-ce que ?...
Le médecin serre bien fort le bras du gendre, et après un silence :
—Du courage... Elle est sauvée !

(Du Journal des abrutis :)

Une voiture à bras, surexcitée par la chaleur de ces derniers jours, a pris le mors aux dents dans la rue Serpente : après quelques centaines de mètres d'une course effrénée, elle s'est abattue lourdement et s'est cassé un brancard.
Un vétérinaire, appelé sur le champ, a déclaré l'amputation nécessaire.

—Quelle différence entre un séminaire et un espion ?
—?? Aboule !!
—Le séminaire forme des curés et l'espion des nonces.

CONSEILS

Pour que le mal ne vous dépêche
Trop vivement dans le tombeau,
Tenez-vous la tête très fraîche,
Le ventre creux, les pieds au chaud,
Et riez des conseils ineptes
Des médecins—vos obligés—
...Encor les trois premiers préceptes
Peuvent bien être négligés !

Léparvin.

AU TRIBUNAL

Le président, à un témoin, une dame un peu mitre.

Madame !
Le témoin
Non, mademoiselle.

Le président
Bien... quel âge avez-vous ?

Le témoin
Depuis pas mal de temps
Je compte, hélas ! vingt-cinq printemps,
(Stupéfaction du président).
Foi de Joséphine Foubelle
C'est, il faut l'avouer tout bas,
Un chiffre qu'on devrait proscrire.

Le président
Bien... maintenant veuillez me dire...

Le témoin
Quoi ?
Le président

Combien vous n'en comptez pas ?
L'Ami de la Pastille

En déchargeant une pièce de canon, un artiller est tué par un éclat d'obus. On pourrait dire alors qu'il a rendu l'âme au nez de sa pièce.

Les gens de Lyon sont très intelligents ; aussi ne prenez pas la peine de demander aux sots s'ils sont de Lyon.

Un brave officier disait un jour à ses soldats :
—Aussitôt que nous serons arrivés au poteau... feu !

Les boîtes disposées dans les églises pour recevoir l'offrande des fidèles s'appellent tronc.
Et la limonade au citron ? !

A L'ÉGLISE

"Où sont les pauvres ?" se disait
Devant un élégant et nombreux auditoire,
Un bon curé qui prêche
Un résultat numéraire notoire
A l'offrande : un quart d'heure après,
Devant un total des plus chiches,
Le bon curé, d'un ton plein de regrets,
Se demandait : "où sont les riches ?"
L'Ami de Pastille.

—J'aime assez ton ami Arthur, mais quant à celui qui vous accompagnait l'autre jour, il me paraît être bien mal élevé.
—Ah ! oui, Georges... c'est un ami commun...
—C'est bien ce que je te disais.

UN COMBLE : MOURIR DE BOISSON A L'EAU



Madame Cabestan.—Vous et Flossie êtes nés marins. Votre grand père qui était amiral est mort à l'eau.

Flossie.—Comme c'est drôle ! Papa nous a toujours dit qu'il était mort de boisson.

SECONDE LUNE DE MIEL



Alice.—Si on ne dirait pas deux amoureux ! Il y a six mois cette brute de Thompson ne disait pas une parole par semaine à sa femme.

Adèle.—Tu ne sais donc pas ! Elle vient d'hériter en propre de cinquante mille piastres.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI.

(Drôleries pour le SAMEDI.)

—Oui, dit-il, j'étais affligé de pieds extrêmement froids, et cela toute la nuit. Mais depuis trois ans...

—Quoi, vous êtes guéri ?

—Cui, depuis trois ans je suis veuf. C'est elle qui avait les pieds froids.

Quel est le mot de la langue française qui prend le plus d'N ?

—C'est centaine.

—Maman, demande Tommy, pourquoi chasse-t-on les tigres et les lions ?

—C'est parce qu'ils tuent les pauvres petits moutons.

Tommy après un instant de réflexion.

—Alors pourquoi est-ce qu'on ne fait pas la chasse aux bouchers ?

Quillembois veut se marier.

On lui parle d'une jeune fille fort bien élevée et fort instruite.

—Elle possède trois langues.

—Trois ?

—Parfaitement.

—Peste ! On se plaint déjà du bavardage des femmes qui n'en ont qu'une.

Dans un presbytère, le mercredi des Cendres. Le curé appelle sa ménagère.

—Joséphine, vous n'avez pas épousoté ce matin ! C'est horrible, il y a de la poussière partout.

—Bedame, M. le Curé, moi, j'ai pensé à votre sermon et je l'ai suivi en tous points. Nous sommes poussière et puis nous retournerons en poussière. Alors je me suis dit qu'il valait mieux commencer tout de suite.

ALLE-FRAIDE BOUT-CHARRE, LAI-VIE.

II

PROPOS DE CABERNE ET PROPOS DE BIVOUAC
MON CHAIR PAIRE,

Je mais la min à la plum poure te fair assavoir que je suit e baune santait, que les autres y dise que je vai bientau passé caporal, que Blaise Pitou, tu sait le gas à lamaire Pitou de la Sabotière, ai décedait more à l'aupitale ce moit si, que jauré besoin de sans sout car j'ai devissai sans le fair exprait étant de garde, le gran res-saur du gymnasse et sa pourré me faire taure poure mon avenceman, j'espère que vouzêtes touce en baune santait et que le cauchon ait

bien grat et je suit poure la vi vautre fice qui vouzème.

PAMPHILE ROICHON.

Mon adraisse, 3e compagnit, deuxième batayon, dizeneuvième de ligne.

Une nourrice, assise sur un banc, essuie l'envers de la figure de son bébé qui s'est oublié.

Soldat Pitou.—Mamzelle, que c'est votre bébé c'é petit bourgeois-là ?

La nourrice.—Mossieu le militaire !

Soldat Pitou.—On peut dire qu'il vous ressemble crânement, il a votre expression quoi !

Sur le champ de bataille après l'action ; un caporal infirmier fait enterrer les morts par quatre hommes de son escouade.

Le caporal.—Vous autres, vous allez presto me fourrer dans ce trou ce tas de clampins-là.

Un blessé.—Mais caporal je ne suis pas mort, je n'étais qu'en lithurgie.

Le caporal.—En lithurgie ? Connais pas ; mais si tu n'es pas mort, alors le major il est un imbécile ?

Le blessé.—Mais caporal !

Le caporal. Pas d'observations. Si on écoutait tous ces lousties là, il n'y en a pas un qui serait mort. Allons, enterrez-le comme les autres.

Il est 10 heures du matin, le planton du général, le sapeur Poildoré, n'a pas encore vu arriver sa gamelle ; il se décide, voyant qu'on l'a oublié, à pousser une pointe jusqu'à la caserne.

Avant de partir il coiffe son képi de petite tenue, dépose son bonnet à poil sur la table, et y place bien en vue un petit mot qu'il vient de griffonner. Cinq minutes après, grand émoi à la division ; un soldat vient de trouver et montre à tous ses camarades consternés le mot suivant :

Le sapeur Poildoré il a était mangé.

CALCHAS.

DECI DELA

Souvenir du vieux quartier latin quand j'étais étudiant.

A Jules César Blancard, marchand d'habits illustrés—Rue Racine.

Etudiant dans la débène,
Ne joins pas un nouvel écart
A ceux où t'a conduit Fifine.
Entend les conseils d'un vieillard
Quoique l'accent soit tremblant ; car
Tu ne connais pas ton Blancard.

Ne te fais pas prendre à sa montre
De bijoux et chefs-d'œuvre d'art,
Tu veux te payer une montre ;

Ne te plains pas si, par hasard,
Elle n'a d'or qu'un semblant ; car
Je ne dis que ça de Blancard.

Ne pénètre pas dans cet antre,
Redoute du serpent le dard.
On sait bien comment on y rentre ;
Mais s'il faut te parler sans fard,
Tu n'en sortiras pas blanc ; car
Je ne dis que ça de Blancard.

Une Victime de Blancard.

CALCHAS.

III

UN PEU POUR RIRE

(Pour le SAMEDI)

Le cœur sur la main.

Un cultivateur fait ses adieux à l'ami qui l'a logé pendant deux mois :

—Oui, mon cher, et surtout quand tu viendras à Sainte-Rose, ne manque pas de me venir voir. Je t'indiquerai le meilleur hôtel d'ici.

On parle devant un marseillais de l'Egypte comme d'un pays charmant.

—On y cuit les œufs au soleil, paraît-il ?

—Eh bien à Marseille, nous les faisons à la coque au clair de la lune.

Un chef de bureau au parlement à un jeune débutant.

—Vous allez porter cette lettre dans le bureau de M. le ministre et vous la laisserez bien en évidence, afin qu'il l'aperçoive à son retour.

—Bien m'sieur.

—Avez-vous remis la lettre ?

—Oui, m'sieur. Je l'ai laissée sur son fauteuil avec une bonne épingle, la pointe en l'air. Il la verra bien.

Une jeune fiancée, lectrice du SAMEDI, me demande lequel vaut mieux dire en parlant du prétendu :

—J'ai pour lui beaucoup d'inclinaison ou d'inclinaison ??

—L'un et l'autre, mademoiselle, mais pas trop n'en faut.

Adélard rencontre un ami sourd-muet, qui lui explique qu'il a un renseignement urgent à demander à une administration publique, assez éloignée du quartier où ils se trouvent.

Adélard se frappe le front, puis il conduit son ami à un bureau téléphonique.

—Oh que je m'ennuie !
—Que voulez-vous ? Vous vous écoutez trop.

Une jeune fille, dont on annonçait dernièrement le mariage, porte le deuil de son oncle.

Notre confrère B se promène sur la rue avec D.

—Tiens, s'écrie B. ! Pourquoi est-elle en deuil ?

—A cause de son mariage. Elle a entendu dire que lorsqu'on se marie, il faut perdre son nom ; et comme elle avait compris : son oncle, le vieux s'est exécuté à point.

—Qué que tu faisais, dis, quand t'étais p'tit ?

—T'es bête !... j'allais en classe !... et toi quand t'étais p'tite ?

—Oh ! moi, j'attendais que j'sois grande !

Examen de chimie :

—Quel est le meilleur isolateur connu ?

Le candidat, un jeune étudiant maigre et pâle, au teint bilieux, à l'air féroce.

—La pauvreté, monsieur.

J. ALCIDE C.

Montréal, 15 août 1890.

IV

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

(Pour le SAMEDI)

Il y a quelque deux mois, un colporteur, tout en étalant sa pacotille à une fermière, lui demanda si elle voulait acheter une poudre qui avait la faculté de détruire complètement les punaises, en ajoutant qu'au moyen d'une application spéciale, cette préparation produisait un effet foudroyant.

La femme croyant avoir affaire à un homme sérieux et de bonne foi, s'empresse d'acheter un paquet de la merveilleuse découverte, et aussitôt après le départ du colporteur, en met dans presque tous les coins des chambres et des couchettes.

A quelques jours de là, le colporteur revient, en riant du tour qu'il avait joué en cet endroit et il entre chez sa cliente pour s'informer de l'effet produit par sa merveilleuse poudre à punaises.

La paysanne l'accueille sur un ton un peu moins que familier, lui disant qu'elle ne veut plus le voir chez elle, parce qu'il l'a trompée en lui vendant de la poudre bonne à rien, "car" dit-elle, "j'en ai répandu dans tous les coins et recoins sans aucun résultat quelconque."

—Ce n'est pas là la manière de vous en servir, répond le colporteur. Pour bien réussir, vous devez d'abord prendre une punaise, la maintenir

solidement entre vos doigts et la chatouiller jusqu'à ce que vous puissiez la faire rire. Puis au moment où celle-ci entr'ouvre la bouche, vous lui versez dedans quelques grains de cette poudre, et ainsi de suite pour toutes les autres.

Il ne faut pas demander si le colporteur est sorti au son du tisonnier.

Lors d'une récente excursion que je fis en compagnie de quelques amis, à St G... I. O. à l'occasion de la bénédiction d'un nouveau cimetière, j'ai été témoin d'un fait qui mérite assurément une mention spéciale.

Nous étions montés sur un bateau à vapeur qui n'avait pas la réputation d'être un lévrier de mer. Notre retour s'était effectué très tard dans la soirée, car le trajet, d'un port à l'autre, qui se fait généralement en une heure et trois quarts, avec un bon bateau, n'avait pu être parcouru en moins de trois heures par le nôtre.

Nous arrivons au débarcadère, et rien de plus pressé pour nous que de sauter à terre pour courir à la maison, car nos estomacs commençaient à crier famine, lorsque nous sommes tout-à-coup accostés par un individu d'apparence assez innocente, qui nous demande s'il nous était arrivé quelqu'accident.

—Je le crois bien," répond un de mes camarades, " nous avons perdu, en montant, les roues du bateau, et c'est ce qui a occasionné le retard."

—Mais... comment peut-il se faire," questionne de nouveau notre interlocuteur, " que le bateau ait pu perdre ses roues ?"

—Je ne saurais vous expliquer bien clairement l'affaire l'affaire," " mais, la seule chose que je connaisse, c'est que nous étions à causer sur l'arrière du bateau quand, tout à coup, nous nous apercevons que celui-ci n'avance plus ; et à notre grande stupéfaction, nous constatons que ses roues sont disparues. Nous avons été obligés de ramer chacun notre tour pour arriver jusqu'ici.

La figure que fit l'autre, nous fit voir qu'il était suffisamment *bourré* pour s'en aller se coucher.

—Un homme est venu ici, et a laissé une lettre pour toi, dit l'autre jour un monsieur de la rue St G... à sa femme, qui avait été absente depuis le matin.

—Bonté divine ! dit-elle, étonnée, " de qui peut-elle venir ?"

—Comment puis-je le savoir," dit le mari, aigrement. " Je ne connais pas tous tes amis."

—Tu ne devrais pas me parler comme cela, Charles," reprend subitement la femme prête à pleurer. " Tu sais bien que je n'ai jamais fleuretté de ma vie. Qu'est-ce que l'homme a dit ?"

—Oh ! il n'a rien dit ; il m'a seulement donné cette lettre pour toi. Elle est là sur le bureau.

—Charles ! dit-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots, " je... n'aurais... jamais cru... que tu viendrais... à me soupçonner... de la sorte... Je m'en vais... chez nous... tout de suite... Où est mon bébé?... où est mon bébé?... Je vais te laisser... à ton injuste soupçon..."

—Pourquoi ne lis-tu pas la lettre d'abord ?"

—Je ne veux pas la voir..."

—Tu ferais mieux de la lire pour savoir d'où elle vient. Tiens la voici," dit-il en la lui remettant.

—Quoi ! dit-elle en séchant ses larmes, " c'est une lettre de ma tante Marguerite, et voici la marque du bureau de poste, comme si elle était venue par le courrier. Je croyais que tu n'avais dit qu'un homme me l'avait apportée ici ?"

—Certainement, ma chère, mais c'est le postillon."

Tête de la femme.

Deux jumeaux viennent au monde.

Pour des raisons de famille inutiles à développer ici, ils sont aussitôt séparés l'un de l'autre et élevés dans des pays différents.

Trente ans après, ils se rencontrent fortuitement pour la première fois, et tous deux sont frappés de leur ressemblance.

—Pardon, monsieur, dit l'un, en se découvrant poliment, " mais il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés quelque part ?"

AGUE ERAITE.

Lévis, Août 1890.

TENIR A LA VIE PAR UN CHEVEU

Absalon.—C'est vous qui avez eu tant de malheur pour une mauvaise coupe de cheveux ?

Samson.—Vous avez tort de blaguer mon cher. Vous, c'est pour ne pas vous les être fait couper que vous avez mal tourné.

TROP LIBÉRAL

Pensionnaire l'été.—Nous avons eu du veau à tous nos repas depuis mon arrivée ici je...

Fermier.—Faut pas que la bonne table vous préoccupe ; c'était un veau de la ferme, il n'en est pas encore à la moitié. Nous ne regardons pas à la dépense pour contenter nos pensionnaires.

UN AMI PLAISANT

—Où en êtes-vous avec votre maison ?

—J'ai dû la jeter à terre.

—Pourquoi ?

—Elle n'était pas construite suivant les goûts et les besoins de mes amis.

L'UTILITÉ DES HOMMES



Cora.—Inviterons-nous le jeune Snopkins ?

Plusieurs voix.—Non, non ; c'est un imbécile.

Cora.—Mais c'est justement celui-là qu'il nous faut si nous voulons nous faire payer l'ice-cream.



Femme ancienne.—Dépêche-toi de te jeter à l'eau, François. Parce que voilà l'orage ; et tu sais que tu prends le rhume chaque fois que tu te mouilles.

UNE JOURNÉE DE FREDDY CHEZ SON COUSIN DE CAMPAGNE.

Une servante travaillante.



I
Comme il y a longtemps que le cousin de campagne n'a pas aiguisé son couteau de poche, il utilise le petit Freddy.

II
Le cousin de campagne ayant une demi-corde de bois à entrer, il donne, par politesse, la préférence à Freddy.

III
A l'heure du repas des petits cochons, le cousin de campagne a la bonté de laisser Freddy participer à la cérémonie.



La vieille dame.—Qu'est-ce que cela ? La tondeuse de pelouse dans le salon !

Brigitte.—Une tondeuse de quoi ? Ce n'est pas la nouvelle invention pour balayer ? Je trouvais aussi que ça magannait les peaux d'ours.



IV
Le cousin de campagne fait exécuter par Freddy sa tâche de sarclage.

V
Le cousin de campagne enseigne à Freddy l'agréable besogne de nettoyer les allées et de charroyer les pierres dans un bas-fonds.

VI
Mais ici le vieil oncle interrompt le petit cours d'agriculture donné par son fils à Freddy.

STRICTE IMPARTIALITÉ.



Madame Beaumonde criant à la bonne : — Clara, pourquoi avez-vous mis cet habillement à Gaston ?

Clara, du haut de l'escalier.—Je croyais qu'il sortait en voiture avec madame, cet après-midi.

Madame Beaumonde.—Vous savez pourtant bien que je l'ai amené hier et que c'est le tour du chien aujourd'hui. Je ne puis pas faire de passe-droit.

RARE PRÉSENCE D'ESPRIT



I
Le malheureux, en se voyant tomber, eût le temps de prendre son crayon et son calepin.....

II
...et de faire flotter l'avis ci-dessus.

LES DECOUVERTES MODERNES

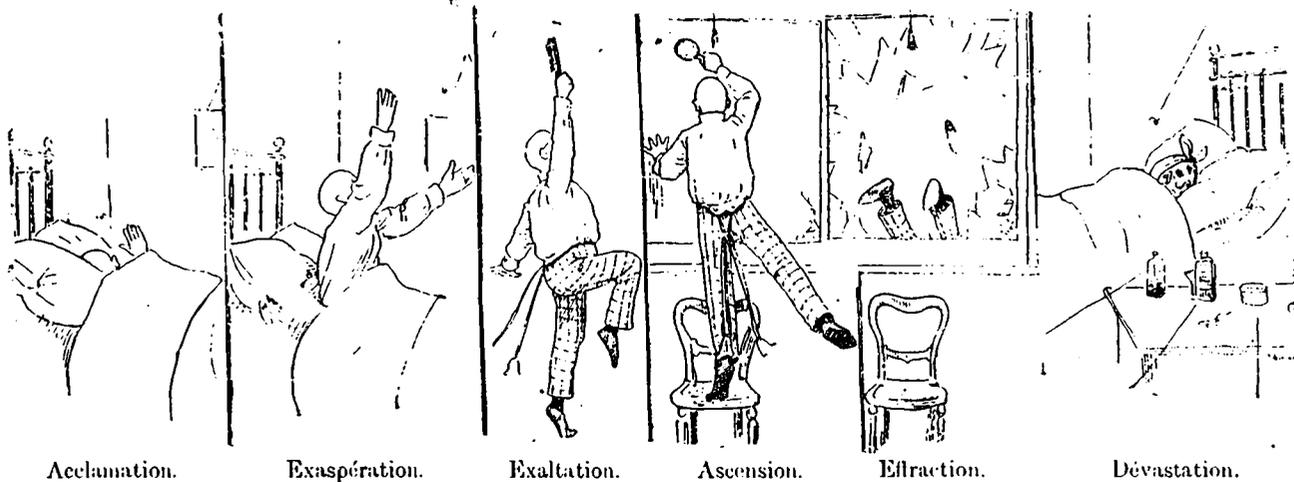


Charles Frandugosier.—Garçon, un parachute.

Le garçon de buvette.—Un parachute ! Je ne connais pas ce drink là.

Frandugosier.—Tu sais, quelque chose, là, pour me faire tomber doucement. Je t'assure que je suis monté, va.

LES MOUSTIQUES A ORCHARD-BEACH.



Acclamation.

Exaspération.

Exaltation.

Ascension.

Effraction.

Dévastation.

LA FOLIE DES GRANDEURS

(LES DINDONS.)

“ Bons dindons,
 “ Race féconde,
 “ Bons dindons,
 “ Enfin nous commandons :
 “ Jupiter créa le monde
 “ Pour les dindons.”

De ses glouglous téméraires
 Frappant l'écho d'alentour,
 Ainsi chantait à ses frères
 Un héros de basse cour.

“ En vain nos rivaux se choquent ;
 “ Malgré leurs transports jaloux,
 “ Ce sont les dindons qui croquent
 “ Et les renards et les loups.

“ Le lion eut en partage
 “ L'honneur de vaincre pour nous,
 “ Sa griffe est notre héritage :
 “ Animaux, prostérnez-vous.

“ L'aigle noir et l'aigle rouge
 “ Sont tous soumis à nos lois ;
 “ Comme ils tremblent dans leur bouge
 “ Quand nous élevons la voix !

“ Le léopard, la panthère
 “ Forment des vœux imprudents ;
 “ Mais nous bravons leur colère :
 “ Nous saurons limer leurs dents.

“ De ruse et de perfidie
 “ Avec nous s'il veut lutter,
 “ Le tigre de Numidie
 “ Va bientôt parlementer.

“ De ces vautours en furie
 “ Voyez les fronts rayonnants ;
 “ Ils sont dans la confrérie
 “ Piers d'être nos lieutenants.

“ Commandons un diadème
 “ Car l'avenir est à nous ;
 “ Et la girafe elle-même
 “ Doit tomber à nos genoux.

Là, le maître qui s'approche
 Du dindon suspend l'essor ;
 Mais en allant à la broche
 On dit qu'il chantait encor :

“ Bons dindons,
 “ Race féconde,
 “ Bons dindons,
 “ Enfin nous commandons :
 “ Jupiter créa le monde
 “ Pour les dindons.”

TRAITEMENT FACILE

Mendiant.—Dites donc, madame, votre chien m'a mordu.

Fermière.—Ça ne sera rien, je vais lui laver la gueule.

FANTAISIES DE VILLÉGIATURE

(Pour le SAMEDI)

Réclame de l'hôtelier

—Tous mes canots d'écorce ont un grand avantage
 Rien qu'un couple à la fois peut y prendre passage.

Objection du philanthrope

—Mais vous oubliez que s'ils ne portent que deux.
 C'est bien trop chavirant pour de vrais amoureux.

Philosophie de l'hôtelier

—Vous vous trompez, monsieur. Dans un canot d'écorce,
 Le cœur de deux amants bat avec plus de force.

XXX.

COMMENT FINISSENT LES LUNES DE MIEL

Elle.—Qu'est-ce que je vais faire, mon bijou ?
 Je manque de farine et de sucre pour préparer ces tartelottes que tu aimes tant ?

Lui.—Essaie toujours. Tu les manques si bien quand tu as tout ce qu'il te faut, que tu les réussiras peut-être en manquant de tout.

BRELOQUES

—On peut dire que les prisonniers travaillent comme des charmes.

—???

—Idiot, tu ne vois donc pas qu'ils sont tous au bout d'une chaîne.

LA NOTE ÉLEVÉE

Voyageur (dans un hôtel de place d'eau).—Je vous serai très obligé, monsieur Chargedur, de bien vouloir attacher à votre note une corde et une poulie.

Chargedur (propriétaire de l'hôtel).—Hein ! vous dites ? qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie ?

Voyageur.—Je ne plaisante pas ; mais votre note monte si haut que je vais l'utiliser pour faire un mat de pavillon, aussitôt mon arrivée à Montréal.

QUESTION DE TEMPS

Elle, (40 ans).—Vous épouser ? Mais m'aimez-vous quand je serai vieille ?

Lui, (45 ans).—M'aimez ! Est-ce que vous ne voulez pas parler de maintenant.

LES AFFAIRES DE PERSONNE

Créancier.—Quand allez-vous payer vos dettes ?

Débitéur.—Ce n'est pas de vos affaires.

Créancier.—Mais j'ai besoin de l'argent que vous me devez.

Débitéur.—Ce n'est pas de mes affaires.

LA SEMAINE DE RÉOUVERTURE AU THÉÂTRE ROYAL

Les gérants du Théâtre Royal peuvent s'applaudir à bon droit du succès de leur semaine d'inauguration de la saison 90-91.

Tous les éléments qui constituent un succès semblaient s'être donné rendez-vous au Royal cette semaine. D'abord, salle comble et fort bien disposée, puis comme pièce : “ *One of the Finest*,” un de ces drames serio-comiques qui ont le secret d'empoigner un auditoire et de le tenir attentif et intéressé, d'un bout à l'autre d'une représentation. La pièce qui se joue au Théâtre de la rue Cotté, cette semaine, est un modèle de ce genre moderne qui plaît tant aux amateurs de drame : à côté de scènes désolantes à faire mourir de rire, situations pathétiques à tirer les larmes, chant, danse, le tout rehaussé de décors superbes, de tableaux réussis, d'effets mécaniques merveilleux et parmi ces derniers il faut faire mention spéciale de la rivière Saint-Laurent en miniature, qui vient dans le 5ème acte refléter dans ses flots limpides les étoiles du firmament scénique et les mille feux de la ville de New-York, sise sur ses bords, rien ne manque dans “ *One of the Finest*,” de ce qui charme, amuse et intéresse un public.

La troupe Hassan a tenu à prouver qu'elle apprécie l'honneur que lui ont fait les propriétaires du Royal, en l'invitant à inaugurer pour la cinquième fois la saison théâtrale.

Le rôle de Nushler, le policier, est rempli par M. E. M. Ryan, un comique impayable. Mlle Phosa McAllister interprète à la perfection son rôle d'épouse du Hickman, le forçat en rupture de ban.

Les autres personnages s'identifient très bien avec leurs rôles et ont mérité qui des applaudissements chaleureux, qui les honneurs du rappel.

Le public ira applaudir en foule cette après-midi et ce soir, les deux dernières représentations de “ *One of the Finest*.”

Quant à la chaleur que quelques-uns pourraient redouter, disons en passant, qu'avec une prévoyante amabilité, la direction du Royal a fait distribuer des éventails et de l'eau à la glace à qui pouvait en désirer.

La semaine prochaine le célèbre TONY PASTOR.

IGNORANCE CROYABLE

Sur la terrasse à Saint-Léon :

1er promeneur, (25 ans).—Charmante délicieuse, cette jeune femme ! Chose rare, sa figure est adorable, même au repos. N'êtes-vous pas de mon avis ?

2ième promeneur, (45 ans).—Je ne saurais dire, je n'ai jamais vu sa figure dans un moment de repos.

1er promeneur.—Vrai, mais alors vous la connaissez peu

2ième promeneur.—Hum ! Peut-être ! Je suis mari.

Le siège de la mémoire.

(Suite)

SENS DES COULEURS—TALENT DE LA PEINTURE

Antérieurement aux travaux de Gall et de Spurzheim sur l'anatomie du cerveau, le sens des couleurs, par conséquent le sentiment du coloris chez les peintres, était attribué exclusivement à l'œil. Les recherches et les observations de ces deux anatomistes ont prouvé que le siège de ce sens est, comme celui des autres facultés de l'homme, dans le cerveau. Il réside dans une circonvolution peu étendue en surface, mais très-saillante, qui se manifeste au dehors par une protubérance placée au-dessus du milieu de chacun des deux sourcils. Jetez les yeux sur une collection de portraits de peintres célèbres; tous ceux qui ont été grands coloristes ont sensiblement saillante la partie du front qui correspond au milieu de la partie supérieure des sourcils; ce signe ne trompe jamais, pas plus chez l'homme que chez la femme. Sans vouloir en faire les applications personnelles aux peintres de notre époque, tout le monde connaît ceux de nos grands peintres qui ne sont pas coloristes; ils ont les sourcils sensiblement horizontaux, et nulle élévation sensible ne se montre au-dessus du milieu de l'arcade sourcilière; c'est le contraire chez tous ceux qui excellent par le coloris. A part tout talent pour la peinture, il est à remarquer que le sens des couleurs, ou plutôt le sentiment de l'harmonie des couleurs, est en général moins développé chez l'homme que chez la femme: le sourcil de la femme forme en effet, plus fréquemment que celui de l'homme, un arc de cercle parfaitement régulier; de là, son aptitude plus grande à être impressionnée par l'heureux choix et la réunion harmonieuse des couleurs, et d'être vivement choquée par l'association disgracieuse des tons criards. Aussi a-t-on vu de tout temps beaucoup de femmes artistes exceller dans le coloris. Il ne faut pas oublier que l'organe du sens des arts, toujours fort développé chez les grands peintres, qu'ils soient ou non coloristes, est entièrement distinct du sens des couleurs. La nation chinoise tout entière en offre un remarquable exemple. Chez ce peuple qui se compte par centaines de millions, l'arcade sourcilière est toujours relevée au milieu; la protubérance du sens des couleurs est toujours proéminente et visible sur le front de tous les individus des deux sexes; l'organe des arts est toujours ou presque toujours absent. Le Chinois aime avec passion la couleur; il la prodigue sur ses vêtements, ses meubles, à l'intérieur et à l'extérieur de ses habitations; il est toujours coloriste; il n'est jamais dessinateur ni peintre; il est par-dessus tout le meilleur teinturier de l'univers.

L'observation de la protubérance du sens des couleurs, déjà bien accusée à l'âge de douze à quatorze ans, toujours accompagnée d'un sentiment délicat de l'harmonie des couleurs, ne doit pas être négligée comme indice dont il faut tenir compte pour diriger un jeune homme doué de cette aptitude spéciale vers une carrière où il puisse l'utiliser, dans les arts ou dans l'industrie.

SENS DU RAPPORT DES TONS—TALENT POUR LA MUSIQUE

L'organe du sens du rapport des tons, indice d'un vrai talent pour la musique, soit d'exécution, soit de composition, est placé dans le cer-

LE CALME RÉCONFORTANT DE LA CAMPAGNE



(Mémoires d'un Commis de Banque)

Lundi—Je me suis choisi une retraite divine; loin de Montréal, loin du chemin de fer chez un riche forgeron qui pratique pour son plaisir... *Mardi*—Il a plu toute la journée; je me suis amusé à lire les vieilles annonces de cirque qui tapissent la maison. Le vieux avec ses mains sales insiste trop sur le café d'orge... *Mercredi*—Encore plu... Le forgeron, pour me distraire, m'a prêté l'Almanac d'Ayer. L'ai lu deux fois... C'est peut-être un peu trop tranquille ici. Cependant, cette après-midi, il est passé un chien à la course; mais il est revenu au pas... *Jeudi*—Toujours de la pluie. Ai relu les affiches du cirque et les bienfaits des pilules d'Ayer. Sur le soir, risqué une petite promenade à la pluie. *Vendredi*—Temps superbe; ai exploré le pays; en sautant d'une clôture, ai tombé sur une vache qui dormait. Lutte superbe; mais la vache a eu le dessus. *Samedi*—Mauvais temps recommencé; j'ai appris par cœur les affiches et l'Almanac. *Dimanche*—Passé la fine journée à la pêche avec mon propriétaire qui m'a assommé de ses farces et de son mauvais tabac. Rien pris. *Lundi*—Marché 10 milles avec plaisir pour attraper le premier train.

veau immédiatement au-dessus de l'angle externe de ce que les anatomistes nomment le *plancher orbitaire*, c'est-à-dire la base inférieure de l'orbite de l'œil. Cet organe se produit extérieurement par une dilatation de la partie externe de la paroi orbitaire; cette dilatation donne au crâne de tous les grands musiciens une conformité de conformation qu'il n'est pas possible de méconnaître; elle est fréquente chez les Allemands et les Italiens, très rare chez les Anglais, peu commune chez les Français et les Espagnols, encore moins commune chez les nègres d'Afrique et chez les peuples de la Polynésie. Elle manque totalement chez une foule de femmes qui se disent passionnées pour la musique, parce que, dans leur jeunesse, elles ont dépensé plus ou moins de temps et d'argent pour apprendre à faire un bruit désagréable; ces femmes ne possèdent pas le sens du rapport des tons; elles ne sont pas musiciennes le moins du monde, bien que leur vanité s'exalte par les applaudissements qu'elles recueillent en faisant, passablement, par pure routine, de la musique médiocre. Tout médecin connu pour s'occuper de phrénologie est exposé à mortifier profondément, soit les jeunes virtuoses imaginaires, soit leurs familles, quand, par l'inspection de leur crâne, il constate l'absence complète du sens du rapport des tons. Je le répète, rien n'est plus rare chez les deux sexes que cet organe cérébral et la conformation du crâne qui en est l'indice. Si vous la découvrez chez un enfant, avant de le diriger vers la carrière musicale, consultez d'autres régions du crâne où peuvent exister des protubérances qui, sans rapport direct avec le sentiment de la musique, influent cependant d'une manière prépondérante sur le genre de talent du futur musicien et sur le caractère de ses compositions à venir. S'il a tout à la fois, avec la protubérance de la musique, celle du sentiment religieux, il

n'excellera que dans la musique religieuse; s'il associe à la protubérance musicale celle du meurtre, il n'est apte qu'à produire de la musique militaire.

La protubérance de la musique, dont le développement est quelquefois extrêmement précoce, se manifeste extérieurement des deux côtés du front, dès l'âge de trois ou quatre ans; de là les petits prodiges de sept à dix ans, qui dépassent les plus habiles exécutants, soit sur le violon, soit sur le piano. C'est une faute de résister à l'entraînement très prononcé de l'enfant né pour la musique; c'en est une plus grande de l'user prématurément en exploitant la précocité de son talent, au lieu de le laisser mûrir complètement par l'étude; ceux-là seuls dont on n'a pas abusé dans leur enfance par des motifs de cupidité ou de vanité sont appelés à devenir réellement de grands musiciens.

Un fait qu'il importe de faire remarquer aux parents disposés à se faire illusion quant aux facultés musicales de leurs enfants des deux sexes, c'est que ces facultés ne dépendent pas exclusivement du plus ou moins de sensibilité de l'oreille, comme nombre d'auteurs l'ont cru et soutenu dans leurs ouvrages; elles ont, je le répète, leur véritable siège dans le cerveau. Ainsi, un enfant peut avoir l'oreille très sensible et une grande aptitude pour la mémoire des sons; il retiendra des airs, des sonates, des concerts entiers; il les répètera correctement; s'il n'a pas l'organe cérébral de la musique suffisamment développé, il ne sera jamais musicien; le diriger vers cette carrière, comme exécutant ou comme compositeur, c'est lui faire faire fausse route.

SENS DU RAPPORT DES NOMBRES—TALENT POUR LE CALCUL

Il y a entre les rapports des tons et ceux des

nombre une relation tellement intime que, dans le cerveau, l'organe des nombres est comme la continuation de celui de la musique ; il semble, en effet, que ce soit simplement la prolongation de la circonvolution la plus inférieure de l'organe de la musique. Il ne s'en suit nullement que tout grand musicien doive être grand mathématicien, ou réciproquement.

L'organe du sens des nombres est intimement lié à celui des rapports des tons ; extérieurement, la protubérance des mathématiques (sens des nombres) est contiguë à celle de la musique (sens des tons). Si la volonté dirigeait dans ce sens ces deux dispositions, tout grand musicien pourrait être grand mathématicien, et réciproquement. Mais, comme ces deux penchants, bien que d'un caractère si différent, offrent un attrait égal, un égal débouché à l'activité intellectuelle, on se livre exclusivement à l'un des deux, qui devient alors dominant et pour ainsi dire exclusif. La protubérance des mathématiques occupe l'angle externe du plancher de l'orbite de l'œil ; quand elle est très développée, elle force en quelque sorte la paupière supérieure à s'abaisser, ce qui tient l'œil à demi voilé et comme enfoncé en apparence, bien qu'il ne le soit pas en réalité ; c'est cette particularité qui donne un cachet spécial et en quelque sorte uniforme à la physiologie de tous les grands calculateurs.

Quand la protubérance des mathématiques se développe chez l'enfant très jeune (elle est souvent très saillante dès l'âge de cinq à sept ans), si l'enfant est abandonné à la passion du calcul qui l'absorbe alors entièrement, il devient à peu près incapable de tout autre travail de l'intelligence, et finit par comprendre difficilement tout ce qui n'est pas calcul. On sait que beaucoup de grands mathématiciens sont dépourvus de ce qu'on est convenu de nommer de l'esprit, comme le célèbre Vaucanson, à qui, disaient ses contemporains, Dieu avait donné sa part d'esprit en génie.

Ainsi, lorsque sur le bas du front d'un enfant, à côté de la protubérance de la musique, celle des mathématiques se montre de très bonne heure, si l'enfant se livre avec ardeur et succès au calcul, et qu'il prenne en dégoût ses autres sujets d'études, soyez avertis. Hâtez-vous de dériver son attention et d'exercer son activité intellectuelle sur toute autre chose que le calcul, sinon il arrivera très promptement à ne pouvoir plus être qu'une simple machine à calculer. Laissez-le se livrer à son penchant avec modération, seulement dans le cas où, sans épuiser sa capacité pour tout le reste, vous êtes en mesure de lui faire tirer de son talent pour le calcul un parti avantageux pour lui et pour la société.

Il se produit à toutes les époques quelques-uns de ces calculateurs-phénomènes, de ces enfants-chiffres, dont on exploite les qualités précoces, toujours par cupidité ou par vanité. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer à ce propos que, dans les sociétés modernes, l'éducation, soit privée, soit publique, est donnée, en général, au profit de ceux qui la donnent ou la font donner, selon leurs vues personnelles et ce qu'ils croient être leur intérêt personnel, sans nul souci des intérêts véritables de ceux qui la reçoivent. Ceci est une thèse délicate, que je n'entends pas aborder ici accessoirement, à propos de phrénologie. Mon but est seulement de faire comprendre aux parents et aux instituteurs qu'elle faute grave ils commettent envers leurs enfants ou leurs élèves, lorsque, par des motifs tout personnels, sur l'égoïsme desquels ils ne peuvent de bonne foi se faire aucune illusion, ils laissent dominer une protubérance qu'il fallait contenir. Ils livrent en définitive à la société un homme fort en calcul, bête et incapable sur tout le reste, alors qu'il ne tenait qu'à eux d'en faire un homme intelligent, possédant une aptitude générale, une éducation variée, qui n'eût point été, à la vérité, un phénomène à faire voir pour de l'argent, mais qui n'en fût pas moins devenu un mathématicien distingué.

Je fais observer ici aux adversaires de la localisation des fonctions cérébrales (car ce système tout saisissant de vérité à encore des adversaires, comme en a eu si longtemps la circulation du sang), que, par suite d'apoplexie, d'hypo-

drocéphalie ou de lésions extérieures du crâne, des mathématiciens d'une grande force ont perdu et perdent toute aptitude au calcul ; tous les ans, des maladies ou des accidents de cette nature forcent des jeunes gens, entrés des premiers à l'École polytechnique, à renoncer à la carrière du génie. Quand une faculté cesse ou s'affaiblit par une altération de la circonvolution du cerveau à laquelle elle correspond, peut-on, de bonne foi, nier que cette circonvolution, avant sa lésion, n'ait été réellement le siège et l'organe spécial de cette faculté ? Or c'est un fait reproduit à chaque instant ; les annales de la médecine en offrent journellement des exemples, non pas pour une partie du cerveau seulement, mais pour toutes celles qui peuvent être altérées et affaiblies à divers degrés sans déterminer la mort.

Les preuves de cette vérité phrénologique sont fréquemment fournies par les aliénés qui recouvrent la raison. Du moment où cesse l'affection cérébrale qui avait causé la perte de leur raison, s'ils ont été atteints d'une manie indiquant la paralysie d'une ou plusieurs portions du cerveau, ces portions recommencent graduellement à fonctionner, et c'est le premier indice certain de leur guérison. Les annales de la médecine aliéniste contiennent l'histoire d'une dame allemande devenue complètement folle, et dont la folie consistait dans la perte absolue de la mémoire des nombres, comprenant l'oubli de la marche du temps ; elle répétait sans cesse une date à laquelle elle croyait que sa vie s'était arrêtée ; la protubérance du sens des nombres s'était presque totalement effacée à l'angle extérieur du bas du front de cette dame. Son délire dura depuis vingt-deux ans, lorsqu'une réaction inespérée s'opéra ; elle finit par recouvrer complètement sa raison. En revenant à elle, il lui sembla qu'elle reprenait la vie là où elle l'avait laissée ; elle demanda des nouvelles de ses deux enfants, en bas âge à l'époque du début de sa maladie mentale ; tous deux étaient mariés et avaient eux-mêmes des enfants ; il lui fallut beaucoup de temps pour s'habituer à l'idée qu'ils avaient grandi. La guérison de cette dame fut complète ; toutes ses facultés revinrent, hors celle de compter, qu'elle ne recouvra jamais.

SENS DES ARTS. — MÉCANIQUE. — ARCHITECTURE. — DESSIN

L'organe cérébral du sens des arts est une circonvolution roulée en spirale, placée sous la région temporale. Quand celui qui en est doué, même à un degré très-élevé, ne s'en sert pas de bonne heure, et que par une activité plus grande imprimée par sa volonté à d'autres facultés, il laisse celles-ci prendre l'empire, il arrive que les circonvolutions voisines, entre autres celle de l'esprit de propriété, resserrent et compriment celle du sens des arts, au point qu'elle ne peut presque plus se traduire au dehors. Dans le cas contraire, elle manifeste par une sorte de bourrelet de forme arrondie à la tempe, en arrière de l'organe de la musique, un peu au-dessus de celui du sens des nombres. La place de la protubérance des arts n'est jamais exactement la même sur tous les crânes où elle existe (car elle manque sur le plus grand nombre). Elle est un peu plus en avant ou en arrière, selon que les circonvolutions voisines, par leur plus grand développement, le font avancer ou reculer.

Quand la protubérance du sens des arts est très-saillante, elle a quelque chose de peu gracieux ; dans les portraits des grands artistes, cette particularité de conformation, considéré comme une imperfection, est diminuée ou même tout à fait dissimulée par la position de la tête ou par la coiffure ; dans leurs bustes sculptés, elle est toujours indiquée, bien que sensiblement réduite. La preuve en a été fournie par Gall lui-même, à l'époque où il habitait passagèrement Rome. Les études de Gall sur l'anatomie du cerveau et sur la phrénologie dont il posait alors les bases, de concert avec Spurzheim, avaient en Italie un grand retentissement ; on venait en foule lui apporter des crânes ou des plâtres de crânes moulés sur nature, dans le but de mettre à l'épreuve sa sagacité. Un jour, des visiteurs à lui inconnus, chargés, comme il l'apprit plus tard, de chercher à le prendre en défaut, vinrent lui apporter un crâne moulé en plâtre, le priant

d'en dire son avis. Gall, après examen, déclara que ce crâne devait avoir été celui d'un très-grand artiste ; jamais il n'avait observé la protubérance des arts à un tel degré de développement. Quand il eut consigné par écrit le résultat de ses observations, Gall demanda aux visiteurs inconnus si l'on savait à qui avait appartenu ce crâne si remarquable. C'était un plâtre moulé sur le celui de Raphaël.

Or, sur tous les bustes de Raphaël sculptés d'après nature de son vivant, la protubérance des arts existe, mais très-peu saillante, ne ressemblant que de loin à ce qu'elle était en réalité ; évidemment, le sculpteur a pris cette saillie pour un défaut ; il ne l'a rendue qu'en l'affaiblissant.

La protubérance des arts se manifeste d'une manière capricieuse, tantôt dès l'âge de cinq à sept ans, tantôt seulement entre quinze et dix-huit ans ; c'est celle qui s'atrophie le plus fréquemment par la prédominance des circonvolutions du cerveau qui l'entourent et peuvent facilement la dominer. Dans l'enfance, les parents sont excusables, surtout quand ils sont sans fortune, de dériver l'attention de l'enfant sur d'autres objets. Le penchant pour les arts peut être une passion plutôt qu'une aptitude, et n'aboutir qu'à la médiocrité ; dans ce cas, tout autre emploi de l'existence vaut mieux. Cette opposition, d'ailleurs, n'est jamais capable de faire avorter un talent artistique de premier ordre ; la volonté persévérante reprend toujours sa direction. Il est heureux qu'il en soit ainsi ; car la multitude des rapins, qui se croient artistes parce qu'ils aiment à tenir un pinceau et à gâcher des couleurs, est un véritable fléau ; la médiocrité, pitoyable partout, est tout particulièrement insupportable dans les arts. La circonvolution du cerveau qui donne lieu à la protubérance des arts ne se développe malgré tout, et ne devient impérieuse en dépit de toutes les difficultés, que quand elle dénote une vocation irrésistible, une aptitude hors ligne, et qu'elle promet réellement un artiste de premier ordre.

POUR SON MÉRITE

L'Anguille. — Vous êtes sale et grossièrement vêtu, disait l'anguille à l'huître.

L'huître. — Ça ne m'empêche pas d'être reçue et même attendue avec plaisir par la meilleure société de Montréal, tandis que vous...

PEINES CACHEES



Sergent de police. — Cessez de crier au moins ; vous n'êtes pas mort !

Bidou qui est tombé dans une bouche au charbon. — N... non... ! Mais, je vous en prie, allez faire arrêter les gens de la cave. Oihioi ! Les barbares !

LA POMPE RECALANTE

M. Drummer. — Bonjour papa Baptiste, je suis venu vous montrer la meilleure pompe que vous avez encore pu apercevoir à quinze lieues à la ronde.
Baptiste. — Je vous crois.
M. D. — Je désire en mettre une à votre puits.
Baptiste. — Je vous crois.
M. D. — Je vous la laisserai à l'essai pendant quinze jours, et je vous prendrai la vieille pour la moitié du prix.
Baptiste. — Dites donc, votre pompe, est-ce qu'elle a absolument besoin d'un puits pour donner de l'eau ?
M. D. — Parbleu.
Baptiste. — Alors vous ferez mieux de remporter votre tuyau à ressort.
M. D. — Vous n'avez pas de puits ?
Baptiste. — Non. Je prends mon eau à la source, à un demi-mille d'ici. Il y a vingt-neuf ans que ça dure, depuis que je suis arrivé sur ma terre. Tous les ans je veux construire un puits, mais au moment de commencer, il y a toujours un bon à rien qui vient me casser les oreilles d'une pompe quelconque ; ça me fait enrager et j'envoie le puits au diable. Filez, au plus coupant, vous ; vous êtes cause que je ne commencerai mon puits que l'an prochain.

LE PHOTOGRAPHE-AMATEUR EN VILLÉGIATURE



Tommy qui avait promis d'envoyer au SAMEDI quelques croquis photographiques des principaux incidents de La Malbaie n'a pu nous faire parvenir que ce qui précède.

QUITTES

Annonces (à l'éditeur d'un journal religieux). — Je désirerais mettre une annonce dans votre estimable journal, mais je n'ai pas en ce moment l'argent pour la payer.
Éditeur (avec candeur). — En ce cas je ne puis l'accepter, le crédit est inconnu ici, nous n'en donnons jamais.
Annonces. — Je m'en étais déjà aperçu ; j'ai souvent reconnu les articles que vous prenez à vos confrères sans leur en donner crédit.

JUGEMENT DEFAVORABLE

Lui. — N'êtes-vous pas d'opinion que mademoiselle Annie joue mieux qu'elle ne chante ?
Elle. — Je ne sais. Quand elle chante, je crois, réellement, qu'elle joue mieux ; mais quand elle joue, je suis convaincu qu'elle chante mieux.

LE MOUSTIQUE UTILITAIRE

Tom. — Qu'est-ce que tu fais maintenant ?
Joe. — Je fabrique des emplâtres perforés à Orchard Beach.
Tom. — Tu pourrais aussi bien les fabriquer ici, pourquoi as-tu été si loin ?
Joe. — Facilité de fabrication. Là les moustiques les perforent pour rien.

UNE SAGE DÉTERMINATION

Madame Lamariuse. — Docteur, vous devriez rougir de honte. Jeune, riche, bien posé, vivant dans une ville pleine de jolies filles, vous restez célibataire ! Voyons, pourquoi cela ?
Docteur. — Pour être franc, madame, je vous avouerai que j'aime mon chez-moi, et que je serais désolé de passer ma vie au club, comme le font tous mes amis mariés.

PRÉVOYANCE PATERNELLE

Dudley (avec hauteur). — Et pourrais-je savoir, monsieur, sur quelles raisons vous vous appuyez, pour me refuser la main de votre fille, quand elle est consentante ?
Le père. — Avec plaisir, cher monsieur, je ne crois pas être assez riche, pour que ma fille puisse vous entretenir.

LA PREUVE DU CONTRAIRE

Bauleau. — Je ne connais pas de garçon aussi dépensier que Narcisse ; il ne peut pas garder une piastre dans sa poche pendant plus de cinq minutes.
Rouleau. — Il ne peut pas ? Vous croyez ça vous ? Il y a un mois que je lui en ai prêté cinq et il les a encore.

POÈTE PRATIQUE

Journaliste. — Vous ne manquez pas d'aplomb : me demander 75 piastres pour un complet !
Tailleur. — Mon nom vaut quelque chose, monsieur.
Journaliste, (donnant un chèque.) — N'en parlons plus, je prends votre œuvre.
Tailleur. — Mais vous n'avez fait qu'un chèque de 50 piastres.
Journaliste. — Mon nom vaut quelque chose, monsieur.

LES DÉLICES DU TÊTE A TÊTE



Guillaume le Conquérant. — Voilà une petite qui fera ma connaissance, bien sûr... Quelle démarche !... Quelle taille !... J'en raffole... Bon ; elle prend le petit salon du Pullman.

(Au conducteur du char-palais.) — J'engage le stateroom d'ici à Ottawa. Mais s'il y a quelqu'un ne les dérangez pas pour moi.

La petite dame (une agent de l'alliance évangélique). — Jeune homme acceptez ce petit traité sur les vices du siècle.

ERREUR SUR LA PERSONNE

M. Henri (se permettant de prendre sa belle par la taille). — O Lucie pourquoi... Aie !... oh ! saperl...
Lucie (d'un ton de reproche). — Vous auriez dû me prévenir que vous viendriez ce soir, Henri. C'était pour Georges que j'avais mis ces épingles à ma ceinture.

LES DANGERS DE LA MODE



I

Monsieur Cinchelin-Parjour (apercevant le mannequin d'un tailleur).—Après tout, il ne tient qu'à moi d'avoir cette élégance. Avec mes vingt-cinq louis d'économie... qui sait?... On impressionne une héritière...

II

(Chez le tailleur, essayant son costume).—Si je ne me trompe pas, ça me va comme un gant.

III

(Pratiquant les grands airs dans sa cour).—Si même ici j'épate les gens, qu'est-ce que ça sera donc à Vaudrenil ?

IV

(A Vaudrenil).
Le canotier.—Monsieur ferait mieux de prendre une grande chaudière.
Cinchelin-Parjour.—Ça sera pour quand je serai plus accoutumé. Je veux me faire la main en petit ; tenez, ce simple canot-là pour commencer.



V

—Bigre ! Voilà un yacht ! Comment évitez-vous cela ?

VI

—Il n'y a pas à dire. Il faut que je passe à travers ou je suis mort.

VII

Le pilote du yacht.—Tu as de la chance que je t'aie vu, imbécile. Bois un peu d'eau avant que je te retire.

VIII

Cinchelin-Parjour.—J'ai fait tout ça, qui m'as mis tout Phétel.—J'ai cela dans la tête ! Tu vas bien pour me le payer. d'avoir gâté mon beau costume.

IX

(Chez le tailleur).
—Ah ! c'est toi, misérable, qui m'as mis tout Phétel.—J'ai cela dans la tête ! Tu vas bien pour me le payer.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

C'était un vrai matelot anglais, gris d'une façon brutale, jovial avec bruit, mauvais sujet et loyal, ayant déserté par coup de tête après une bordée dans laquelle il s'était laissé enfiévrer par les récits des chercheurs d'or.

Il avait cependant le respect des supérieurs, une pratique précieuse de son état d'artilleur de marine, et l'envie de bien faire.

Il aimait le gin ! Mais qui n'aime point le gin en Angleterre ?

Le comte indiqua un siège et dit :

—Asseyez-vous, capitaine, et causons.

—Nous avons à parler service un peu longuement.

Le gros Anglais prit un pliant qui gémit sous son poids.

M. de Lincourt offrit un cigare à Jackson qui rougit de plaisir, l'honneur était grand.

Le comte ensuite entama le dialogue :

—En fait d'obus de campagne, capitaine, à votre avis, quel est le meilleur au point de vue de la quantité de fragments produits par l'explosion ?

—Monsieur le comte, les meilleurs obus donnent (balles comprises) une trentaine de fragments.

—Vous êtes dans le vrai, capitaine.

—Mais nous avons ici, je vous en ai prévenu, un projectile qui est étonnant comme subdivision des fragments.

—Il coûte extrêmement cher.

—Je n'en ai qu'un seul wagon.

—Le wagon B D, couleur rouge ?

—Précisément, capitaine.

—On ne l'emploiera qu'à la dernière extrémité et sur mon ordre exprès.

—C'est chose dite, mon colonel.

—Or je crois que demain, à l'aube du jour, le moment sera venu de se servir de nos obus. Figurez-vous, capitaine, que chaque obus est fabriqué de telle sorte qu'il se brise, en tant qu'enveloppe, en dix fragments au moins. Chaque obus contient en outre seize balles. Chaque balle a la forme d'un cube h-rissé de pointes. Et chaque projectile est creux.

—Aoh ! fit Jackson.

—Que voilà des balles qui promettent !

—Vous allez voir !

—La balle tombe inévitablement sur une pointe. Elle éclate. Elle donne de dix à douze fragments environ.

—Petits. Votre Honneur, petits.

—Mais, capitaine, pour être petits, ils n'en sont pas moins dangereux.

—La violence de projection est incroyable, et j'ajoute que le fragment vrillonne dans les chairs.

—Le trou d'entrée est petit, mais celui de sortie est énorme.

—C'est celui-là qu'il faut voir.

—Imaginez qu'un mouton (j'ai fait expérience sur un troupeau de moutons) touché sous le ventre avait l'épaule emportée par le projectile qui avait dévié pour sortir et qui avait enlevé l'omoplate.

—C'est un obus étonnant, très-étonnant, mon colonel !

—Nous disons, avec votre permission, dix gros fragments. Soit..... 10

—Nous disons seize balles à douze divisions..... 192

—Soit : total..... 202

—By God ! sauf votre respect, voilà un coup de canon respectable, un maître coup de canon, qui peut anéantir une compagnie. C'est le lord des coups de canon.

—Les balles sont agencées de telle sorte qu'elles font percussion, après éclatement de l'obus et projection, pour les faire éclater à leur tour. Vous n'oubliez pas que nos canons-

revolvers envoient cinq obus en cinq secondes... Ce sera donc, comme je vous le disais, un écrasement.

— En dirigeant le feu de notre batterie en une salve bien ordonnée, nous aurons cinq mille projectiles en cinq secondes; après trente secondes de rechargement, nouvelle salve.

— En un mot, les Indiens en quarante secondes auront reçu dix mille projectiles, le feu d'une division d'infanterie.

Vers onze heures du soir, Tête-de-Bison vint prévenir le comte de ce qui se passait.

— Le colonel, dit-il, après une longue dispute avec Sans-Nez, est parti pour l'embuscade emmenant une escorte insignifiante.

— On le scalpera lui et les siens, mon cher Grandmoreau.

— Il verra ce que valent ses bons amis les sauvages.

Cependant Tête-de-Bison revint bientôt, annonçant le départ de Sans-Nez, et le comte alors se leva.

Il prit dans chacune des trois compagnies restantes une demi-section et fit garder la face du camp que l'imprudence du colonel laissait à découvert.

Cela fait, il massa tour à tour chaque compagnie et expliqua ce qu'il attendait de ses hommes.

— Gentlemen, dit-il, avec nos fusils à tir rapide, nos canons, nos revolvers, d'abondantes munitions et la façon dont le camp est disposé, nous n'avons rien à craindre des Apaches.

— Je pourrais donc aller me coucher fort tranquillement.

— Les grand'gardes seules parviendraient à contenir l'ennemi.

— Mais voici ce que je désire: massacrer ce qui reste de cette armée!

— Pour cela, il faut entretenir la lutte jusqu'au jour.

— Nous allons former, en avant même des grand'gardes, un cordon de tirailleurs.

— Vers une heure, nous serons attaqués et les tirailleurs tiendront autant qu'ils le pourront.

— Quand la situation deviendra critique, ils se replieront.

— Chaque grand'garde est une petite redoute suffisante contre les balles.

— On contiendra l'ennemi dans ces grand'gardes jusque vers une heure avant l'aube environ.

— J'enverrai les ordres d'évacuation: chaque officier connaît sa ligne de retraite et la suivra exactement.

— Je soutiendrai chaque mouvement en arrière.

— Si l'on tire peu, juste ce qu'il faut pour contenir l'ennemi, celui-ci se croira vainqueur.

— Il occupera les grand'gardes et on l'y amusera jusqu'à l'aube.

— Alors seulement commencera la vraie bataille.

— Je connais les Indiens.

— Ils se sentiront forts dans les redoutes des grand'gardes.

— Ils y resteront.

— Ils voudront nous tenir enfermés.

— Alors, à mon heure, à mon choix, je les écraserai du feu de mes canons et vous verrez le pendant des mines de pirate.

— Ce sera fort récréatif et très-pittoresque.

— Je crois avoir été compris...

Et chaque compagnie accueillit ce discours avec joie.

On entendait la fusillade, en ce moment, contre les chapeaux laissés sur les baguettes de fusil par Sans-Nez.

Gentlemen, dit le comte, chacun à son poste!

Le succès couronna l'attaque.

Les chasseurs se replièrent sur le camp en tirailleurs.

L'Aigle-Bleu entra le premier dans le retranchement.

Derrière avec des cris sauvages, se précipitèrent les Indiens.

Ce succès inespéré donna tout à coup à cette armée l'espoir de vaincre et d'anéantir la caravane.

Après avoir installé ses guerriers dans la grand'garde, l'Aigle-Bleu parcourut le champ de bataille, faisant semer par ses crieurs la nouvelle de la prise d'une des grand'gardes.

L'élan des Peaux-Rouges fut d'autant plus terrible que par ordre, la résistance des chasseurs fut plus molle.

La prise de la dernière grand'garde fut même signalée par un incident.

Les Indiens mirent une telle furie dans l'assaut, qu'ils abordèrent, sur ce point les chasseurs et engagèrent la lutte corps à corps.

Burgh, qui commandait de ce côté, fut entouré, et il eût péri sans Tête-de-Bison qui le délivra.

Mais la retraite s'effectua en fin de compte sans désordre, grâce aux excellentes mesures prises par le comte.

Cependant un enthousiasme puissant s'était emparé des Apaches.

Ils se sentaient forts dans ces quatre enceintes de grand'gardes entourant le camp à une distance de quinze cents pas et permettant de le bloquer.

L'Aigle-Bleu était transformé.

Lui aussi, il s'était pris à espérer: il ne s'agissait plus de mourir, mais de triompher et de vivre.

Le sachem fit donner de toutes parts le signal d'attaquer le camp.

Jamais, peut-être, tribu indienne ne livra combat plus pittoresque.

Qu'on s'imagine ce camp de trappeurs et de squatters, formé de chariots disposés en carré et dont les ballots bouchaient les vides, de façon à composer une vaste redoute fermée de toutes parts.

Derrière les wagons, les blancs silencieux et attendant l'assaut.

En cercle, autour du camp, près de cinq mille Apaches.

Sur toute cette scène, les ombres de la nuit.

L'odeur âcre et forte que dégage une tribu indienne montait dans l'air et prenait à la gorge.

Les rauques cris d'appel des groupes qui se formaient déchiraient l'oreille.

Il y avait quelque chose de sauvage et de puissant à la fois dans cette armée de guerriers peaux-rouges qui allaient heurter sa masse à une poignée d'hommes civilisés.

Aux cris des sachems, tous les groupes s'élançèrent à la fois.

Rien de plus étrange que la marche rampante de ces cinq mille hommes; on eût dit une armée de reptiles, à la voir couchée, se traînant ondoyante et rapide sur le sol.

Mais, cette fois, les chasseurs étaient décidés à tenir énergiquement.

Ils laissèrent les Indiens arriver jusqu'à cent pas et le feu commença, ardent, effroyable, meurtrier, hachant sous la grêle des balles.

Les éclairs de cette fusillade firent, presque en un clin d'œil, le tour du camp, qui parut formidable, ainsi couronné de feux.

Pourtant les Indiens, décimés, firent entendre des clameurs stridentes en se repliant sur les grand'gardes.

L'Aigle-Bleu lui-même se convainquit que cet orage de projectiles ne permettait pas d'enlever le camp.

Il ne fit pas renouveler une attaque qui coûtait un millier d'hommes aux Indiens.

D'autant plus que, maître des grand'gardes, il bloquait les trappeurs et les tenait enfermés.

Il attendit le jour, qui parut bientôt.

Au camp, Tête-de-Bison se frottait les mains.

— Ça va! disait-il à Burgh; les Peaux-de-Cuivre en ont assez.

— Quelle jolie fusillade! N'est-ce pas, maître Burgh?

— Belle arme que ces remingtons, mon camarade! disait Burgh.

— Jolie invention!

— Avec ça, un tireur en vaut dix, mon vieux Burgh.

— Quelle leçon à ces gaillards-là!

Le comte qui faisait sa ronde, posa la main sur l'épaule du capitaine canonnier.

— Capitaine, dit-il à l'Anglais, avez-vous fait vos préparatifs?

— Oui, Votre Honneur.

— Chaque grand'garde est tenue sous la gueule d'un canon?

— Excellence, les chiens d'acier ne demandent qu'à aboyer.

— Tenez-vous attentif.

— Ce peut-être dans une heure, ou dans quelques minutes.

— Excellence, le plus tôt sera le meilleur pour moi.

Le comte continua son inspection et revint vers Tête-de-Bison.

— Mon cher Grandmoreau, lui dit-il à part, vous commisez la position du colonel, n'est-ce pas?

— Vous savez où il est?

— Oui, monsieur le comte.

— Croyez-vous que les Indiens puissent le mettre dans une situation critique?

— Je le crains, monsieur le comte.

— Combien peut-il tenir de temps sans trop de péril?

— Une heure au plus.

— Grandmoreau, merci.

Ainsi dans le camp tout se préparait pour un grand orage.

Un drame terrible se tramait.

Le jour se leva.

Soudain l'armée indienne s'ébranla, laissant la moitié de ses guerriers en observation devant le camp.

Le comte, du haut des wagons que tous les chasseurs couronnaient, assistait au départ de cette partie de Peaux-Rouges.

Une sorte de trêve semblait conclue entre assiégeants et assiégés.

À quinze cents pas de distance, les deux partis jugeaient inutile de tirer.

— Voilà les Apaches qui vont attaquer le colonel, dit le comte.

— Préparons-nous, messieurs.

Et il donna ses ordres pour que ses foudroyantes combinaisons pussent réussir.

Tout le camp s'agita en silence.

Bientôt aussi l'on entendit le bruit d'un combat.

L'on ne pouvait voir les péripéties de la lutte qui s'engageait entre l'Aigle-Bleu et le colonel, mais on entendait le bruit des deux canons de ce dernier.

Un instant après, le comte était à cheval.

Toutes les sections se tenaient près de la porte qui devait, sur chaque face du camp, leur livrer passage.

Les caissons d'artillerie étaient attelés, les attelages des pirates étaient prêts.

Les portes du camp étaient des chariots légers que deux hommes pouvaient déplacer facilement.

M. de Lincourt appela le capitaine canonnier.

— Tout est-il disposé, mon maître? lui demanda-t-il guémen.

— Tout, Votre Honneur, tout.

« Je n'ai qu'une peur, c'est que, si nous tardons encore un peu, les canons ne partent tout seuls.

—Quand ma trompette sonnera, commencez le feu ;—vous enverrez les premiers coups capitaine.

« Cinq décharges sur les grand'gardes suffiront amplement.

« Après quoi, vous ferez atteler et toute la batterie, escortée par les cavaliers se portera sur ce tertre.

« Vous le voyez ?

—Oui ! Votre Honneur.

—De là on domine l'embuscade : vous dégagez le colonel.

« Il doit avoir besoin de nous en ce moment.

—Je le crois, Votre Honneur, je le crois. Puis tout à coup la trompette sonna.

Quatre détonations formidables retentirent.

Les obus sifflèrent dans l'espace et tombèrent sur les Indiens avec un fracas assourdissant, bientôt suivis d'autres projectiles.

Les Peaux-Rouges, entassés, acroupis les uns contre les autres, reçurent cette effroyable averse de plomb avant d'avoir pu se reconnaître.

Ils furent écrasés comme le comte l'avait prédit.

Le plus grand nombre fut couché bas, le reste s'enfuit en hurlant.

Mais les sections s'étaient élancées et appuyaient une chasse furieuse aux malheureux Indiens.

L'artillerie, s'ébranlant au galop, occupa le tertre désigné et tonna sur l'armée de l'Aigle-Bleu qui assaillait l'embuscade.

Il était temps.

L'Aigle-Bleu avait fait engager le combat, selon la coutume des Apaches, par un mouvement qui consistait à environner l'ennemi.

Peu à peu le cercle des Apaches s'était rétréci et les cinquante hommes du colonel s'étaient vus serrés de près par plusieurs milliers d'ennemis.

Malgré d'excellentes mesures, Sans-Nez ne doutait pas de la défaite.

—Voilà, dit-il au colonel, le résultat de votre fameuse tactique militaire, colonel, car vous allez voir.

Le nouveau qu'annonçait Sans-Nez, c'est que l'Aigle-Bleu, à la tête des *Grands-Braves*, s'appêtait à charger.

Les Indiens ont, dans chaque tribu, une élite de guerriers qu'ils appellent les *Grands-Braves*.

De même que chez nous on décore un soldat, chez eux on donne aux plus vaillants une distinction.

C'est la queue de renard.

Pour en porter une à son manteau, il faut avoir tué un ennemi ; autant de queues, autant d'ennemis massacrés.

Le grand sachem, avait fait appel à cette élite et il s'en était entouré.

C'est alors que Sans-Nez l'avait aperçu.

—Colonel, dit-il, c'est le moment de tirer le canon.

« Chargez-vous de cela. »

Et M. d'Eragny avait fait pointer les pièces sur le groupe qui chargeait.

Les deux premiers coups portèrent en plein.

Les Indiens, qui ne connaissaient pas les effets du canon, se dispersèrent d'abord, effrayés d'être atteints à si longue distance.

Mais l'Aigle-Bleu à cheval, était entouré par les crieurs des tribus, gens d'une bravoure inouïe.

Et ces clairons vivants firent entendre les appels du sachem.

Ils traitaient les guerriers de femmes, de chiens des prairies, d'hommes ayant des vessies à la place du cœur.

Tant d'invectives ramenèrent les *Grands-Braves*.

L'Aigle-Bleu s'était porté en avant dans un pli de terrain,

Là se reforma une sorte de colonne d'assaut.

Les obus ne pouvaient rien sur elle tant qu'elle ne sortirait pas de cette dépression.

L'Aigle-Bleu eut en ce moment une inspiration digne d'un bon capitaine ; il envoya ses crieurs ordonner aux groupes de charger partout, pendant que les canons tiraient sur les *Grands-Braves*.

Et il expliqua son plan à sa troupe d'élite.

—Il faut nous offrir avec des coups de fer à ces *fusils roulants* (canons), dit-il aux siens.

« Si nous nous elançons courageusement sans regard derrière nous, nous atteindrons le but, car tous les guerriers, voyant les *Grands-Braves* supporter le feu des fusils roulants, se précipiteront sans crainte de tous les côtés.

« Ceux de nous qui survivront verront leur gloire aussi haute que les plus grandes montagnes de l'Apacheria.

« Si vous n'avez pas pris le camp, c'est par lâcheté.

« Prenons l'embuscade.

« Je ne veux plus reculer. »

Tous se levèrent, et s'élançèrent au pas de course.

Ce fut comme une avalanche qui roula vers l'embuscade, remontant les pentes du terrain.

Sans-Nez n'en revenait pas, et, tout en tirant, il disait :

—Sacrebien ! on dirait qu'ils ont le feu dans le ventre.

« Tiens ! les obus même ne les arrêtent pas.

« Nous sommes flambés !... »

Les pièces envoyaient des obus ordinaires.

A chaque coup, une dizaine d'hommes étaient abattus : le reste continuait à courir.

—Jamais je n'aurais cru cela ! dit Sans-Nez en préparant son couteau de chasse.

« Ils vont comme des grenadiers.

En effet les *Grands-Braves* chargeaient en silence.

C'était un beau spectacle, que celui de ces hommes, domptant les instincts de race pour attaquer ainsi résolument à l'euro péenne.

Cet exemple des *Grands-Braves* entraîna toute l'armée.

Quand les autres guerriers virent que l'Aigle-Bleu, arrivé à quelques cents pas de la batterie, continuait à avancer, un cri de victoire, de fureur et de joie s'éleva, immense et saisissant. Tous les Indiens bondirent, et l'immense cercle, qui entourait l'embuscade, s'ébranla, roulant sur elle.

Quelques minutes encore, c'en était fait.

Les *Grands-Braves* avaient presque atteint les pièces...

Sans-Nez, massant tout son monde un peu avant et au-dessous des canons, avait dit à M. d'Eragny et aux canoniers :

—Tirez par-dessus nos têtes et quand ils seront sur nous, tirez dans le tas.

« En nous tuant, vous en tuez encore.

« Du galbe, du chic et du chien jusqu'au dernier moment ! »

Et le brave garçon, électrisant ses hommes, leur dit :

—Flambés pour flambés, morts pour morts, il vaut mieux crever ensemble, tous en tas.

« On se défendra plus longtemps ! »

La compagnie rangée sous un rocher, ayant les canons au-dessus de sa tête, fit un feu terrible.

Les pièces envoyèrent trois coups de mitraille : mais les *Grands-Braves* soutenus par

l'élan de toute l'armée, entraînés par le sachem, surmontèrent un moment d'indécision.

Ils marchèrent contre la mitraille et la fusillade...

Encore un effort et tout était fini.

C'est à ce moment que la batterie du comte tonna, semant ses engins terribles ; les pièces jouèrent avec une précision et une rapidité inouïes.

L'effet fut ce qu'il devait être, instantané et prodigieux.

Les *Grands-Braves* furent anéantis ; les autres groupes de l'armée furent dispersés et chassés en un clin d'œil.

Ce fut, comme le disait le capitaine-canonier, un des plus beaux coups de balais du monde.

Et Sans-Nez, de son côté, nous disait :

—Figurez-vous, monsieur Ferraguet, que la cataracte du Niagara soit retenue par une écluse et qu'une armée soit dessous.

« L'écluse crève... Vous voyez l'armée, n'est-ce pas ?

« Emportée... »

« Les canons-revolvers, avec obus à balles, ont fait un pareil effet sur ces faces de cuivre.

« Jolis canons, pleins de chic, de galbe et de chien ! »

Après cette phrase de Sans-Nez, ce qu'il fallait entendre, c'était le bruit de ses doigts jouant triomphalement des castagnettes ; ce qu'il fallait voir, c'était sa tête et sa pose.

L'armée indienne, cette fois encore, venait de subir un grand désastre, si grand, qu'il était peu probable qu'elle osât rien tenter à l'avenir contre la caravane.

Au camp, comme autour de l'embuscade, les cadavres jonchaient le sol par tas énormes : on voyait l'effet de chaque coup d'obus.

Les chasseurs, acharnés, parcouraient le terrain et achevaient impitoyablement les blessés.

C'était une scène d'horreur !

Partout l'on voyait des Peaux-Rouges se relever, essayer de fuir et retomber sous une balle ou sous un coup de couteau.

Au loin, les débris de l'armée vaincue.

Mais auprès de l'embuscade se passait une scène très-vive.

Sans-Nez avait reconnu l'Aigle-Bleu et il l'avait vu tomber.

Il le cherchait parmi les morts pour s'assurer qu'il était bien tué.

Il le trouva après de longues perquisitions.

L'Aigle-Bleu était couvert de plaies vives. Sans-Nez regarda avec satisfaction le chef étendu.

—Du galbe, se disait le trappeur, il en avait, cet animal-là !

« Et un chic ! »

« Enfin, le voilà crevé, et je suis extrêmement satisfait, lui en voulant particulièrement.

« C'est lui qui m'a coupé le nez de sa main. »

En ce moment le colonel accourait ; mais le comte avait hâte de rassembler son monde dispersé.

Sans-Nez, cependant, vint le retenir un instant encore.

—Je crois devoir vous prévenir, dit-il au comte, qu'un certain lepero, connu sous le nom de *la Couleuvre*, a été vu descendant le fleuve sur une pirogue conduite par deux Indiens.

—Décidément, fit le comte, toute cette aventure est très-compiquée. Vous êtes un garçon de bon conseil, Sans-Nez, nous en causerons. Mais rassemblez votre compagnie et que tout le monde revienne au camp.

Le même ordre fut donné à tous les capitaines.

Une heure après, la caravane était à son bivac.

(A suivre.)

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Laguchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

"JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 922^e livraison (2 Aout 1890).

TEXTE : - En esclavage, par Mme de Nanteuil. - Origine de l'infanterie, par E. Duboussé. - Le petit frère, par Mme Jeanne Cazin. - Rayon de Soleil, par Mlle Zénaide Fleurjot. - Ce que pèse un train de chemin de fer, par Daniel Bellet. - Les algues, par Mme Barbé.

Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,

79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 25 Août, Après-midi et soirée.

LA FAMEUSE COMPAGNIE DE VARIÉTÉS

— DE —

TONY PASTOR

Composée d'éminents artistes Européens et Américains.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE

CAPTURE DU FORT DONALDSON.

Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,

Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juillet

17,998 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LAVIOLETTE & NELSON. PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

"L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux"

FONDÉ EN 1861.

Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses,

Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux

Lucien Faucon, Directeur.

13 RUE CUJAS, 13

NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,

PAMPHLETS, AFFICHES,

CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES

ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.

Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York